

Jean Davallon

*Université d'Avignon et des pays de Vaucluse,
Laboratoire culture et communication*

OBJET CONCRET, OBJET SCIENTIFIQUE, OBJET DE RECHERCHE

Les sciences de l'information et de la communication ne sont pas définies par l'objet qu'elles étudient – pas plus d'ailleurs qu'elles n'en reçoivent leur originalité – mais par «leur manière de constituer l'objet en articulant des problématiques». Je souscris totalement à cette affirmation de Bruno Ollivier (2001, p. 352) qui accorde le primat au fait que c'est «le point de vue qui crée l'objet», pour reprendre la formule de Saussure citée dans *Observer la communication* (Ollivier, 2000). Je reviendrai néanmoins sur cette question de l'objet en adoptant un «point de vue» très différent du sien. Son approche des sciences de l'information et de la communication comme interdiscipline est institutionnelle en ce qu'elle s'attache aux filiations, aux frontières et aux questions de territoire; celle que j'adopterai partira d'une réflexion sur la pratique de chercheur et s'intéressera à ce que signifie l'acte de «construire» des objets dans les sciences de l'information et de la communication.

Un domaine de recherche dont l'objet appartient à l'ailleurs

Dans les pages qui suivent, les sciences de l'information et de la communication ne sont prises ni comme interdiscipline, ni comme discipline, mais comme domaine de recherche. L'objectif de cette position est de lever l'hypothèque, que font peser les discussions récurrentes sur l'existence ou la non-existence d'une spécificité disciplinaire de ces sciences, sur la question de l'activité scientifique du domaine.

L'hypothèse d'une spécificité des objets des sciences de l'information et de la communication

L'analyse des origines des sciences de l'information et de la communication présentée par Bruno Ollivier dans son ouvrage *Observer la communication* fait apparaître clairement à quel point ces sciences sont nées aux confins d'autres domaines scientifiques, certains d'entre eux étant déjà établis (comme l'analyse linguistique ou sociologique), d'autres seulement en émergence (je pense par exemple à la sémiologie). Les objets concrets (les « choses ») sur lesquels travaillent tous ces domaines sont souvent similaires et il en est à peu près de même pour les concepts ou les méthodes. Il s'ensuit que découpages et revendications disciplinaires sont en décalage avec l'émergence d'îlots de recherche qui se structurent autour de méthodes, de concepts ou d'objets. De ce fait, les sciences de l'information et de la communication doivent certes gagner leur place dans l'univers des disciplines, mais elles sont surtout à la fois en symbiose avec leur environnement scientifique et en position de pionnières pour l'exploration de nouveaux secteurs de recherche. Elles reprennent, expérimentent et adaptent des concepts et des méthodes forgés pour d'autres objets dans d'autres domaines scientifiques; elles inventent de nouvelles approches et apportent un nouveau regard sur des objets déjà étudiés par d'autres. Sous cet angle, le « désir de disciplinarité » dont parle Yves Jeanneret (*La Lettre d'Inforcom*, 2000) serait le signe de l'émergence d'un nouveau domaine scientifique qui, proposant une certaine façon de construire des objets scientifiques, revendique une visibilité disciplinaire.

L'idée que je défendrai est que l'originalité et la spécificité de ce point de vue résident, pour partie au moins, dans une *attache* (au double sens d'attachement et de fixation) de la pratique scientifique à la dimension technique des objets concrets.

Les sciences de l'information et de la communication aux prises avec les objets concrets et les représentations du sens commun

Reconnaître l'attache des recherches en sciences de l'information et de la communication à la dimension technique des objets, c'est risquer de réduire son objet de recherche à la fois au monde des choses qui existent effectivement dans la société et à ce commun du sens commun que constitue la notion de « communication ». Tous les objets – spécialement les objets médiatiques et culturels (journaux, livres, émissions, expositions, représentations, etc.) – deviennent aussitôt des objets scientifiques *invisibles*: ils sont ramenés à leur existence de moyens ou de supports, et simultanément couverts par la diversité de ce que chacun met sous le terme de communication.

La représentation du réel inhérente à toute construction scientifique semble ainsi exister déjà tout entière chez les acteurs, pour qui les objets concrets sont précisément la réalité de la chose: un livre, une émission de télévision, un journal, une représentation théâtrale ou une discussion au téléphone « est » la communication réalisée.

Cet amalgame singulier, opéré par le sens commun, d'objets concrets (« les communications ») et de ce qui est censé être l'objet scientifique générique (« la communication ») place le chercheur devant une double contrainte.

– Celle de la confusion (existant chez les acteurs) entre «les représentations explicatives du réel» pour parler comme Granger (2002) – *i.e.* la connaissance scientifique – et les représentations qu'ils se font eux-mêmes des choses et de l'expérience qu'ils ont de celles-ci. Le risque pour le chercheur est alors de croire qu'il va trouver chez ces acteurs une «connaissance» de l'objet le dispensant purement et simplement de construire un objet de recherche, puisque cette «connaissance» existe déjà à l'intérieur de cet objet lui-même¹.

– Celle, à l'inverse, d'une demande sociale forte d'*application* de la connaissance ou des procédures scientifiques pour réaliser ou améliorer effectivement les objets concrets, c'est-à-dire les «moyens» de communication. La recherche en sciences de l'information et de la communication va ainsi se trouver continuellement en butte à une *évidence* de ses objets – et on comprend alors la phrase de Bruno Ollivier citée au début. Pourquoi en effet construire des objets puisqu'on peut en trouver qui sont prédécoupés et déjà accompagnés de connaissance²? Mais elle est en outre sollicitée pour participer à la production de ces objets afin de les rendre plus communicationnels.

Le fait que l'information et la communication apparaissent dans la société sous forme de moyens et de processus (c'est-à-dire de construits techno-scientifiques appréhendés à travers leurs caractéristiques essentiellement techniques et non scientifiques) a une conséquence pratique immédiate: la place faite par la société aux sciences de l'information et de la communication est spontanément celle d'une théorie de l'objet technique – c'est-à-dire, au sens strict, d'une *technologie*. Toute recherche portant sur une autre dimension (conditions de production, contexte de réception, etc.) semble relever par contrecoup de domaines scientifiques étiquetés par une discipline autre, telle que l'économie, la sociologie, etc.³

Contrairement à ce qu'on peut penser, cette particularité présente en réalité un double avantage: celui d'obliger le chercheur à construire son objet de recherche et celui de lui offrir un rapport tout à fait singulier au terrain. À condition, évidemment, de prendre la mesure de cette particularité.

Objets techniques ou objets de recherche?

Le domaine de la recherche, tout comme celui de la formation, fournit un grand nombre de signes de cette prise des sciences de l'information et de la communication par la nécessité de construire leur objet de recherche et leur attache aux objets concrets: la recherche est à la fois appliquée ou fondamentale; la formation théorique et technique.

L'important à mon sens est que cette particularité n'a pas pour seul effet d'imposer de l'extérieur des normes et des procédures de travail au chercheur. Elle lui demande de construire son objet de recherche de manière tout à fait spécifique du fait même de la «nature» sociotechnique des objets qu'il étudie.

Il existe donc trois types d'objets. *L'objet de recherche* est le phénomène, ou le fait, tel que le chercheur le construit pour pouvoir l'étudier. *L'objet scientifique* désigne une représentation déjà construite du réel; il se situe du côté du résultat de la recherche et de la connaissance produite. On pourrait éclairer la différence entre ces deux objets en disant que l'objet de recherche est «problématisé» (on connaît son cadre théorique d'analyse, la méthode et le terrain), sans pour autant être «connu», puisque le chercheur ne dispose pas encore d'une connaissance (une représentation explicative plus ou moins conceptualisée) qui à la fois réponde à cette problématique et ait été confrontée à des formes d'expérience (analyse de données,

d'observations, etc.⁴). L'objet de recherche se trouve ainsi à mi-chemin entre d'un côté *les objets concrets* qui appartiennent au champ d'observation et, de l'autre côté, les représentations explicatives du réel déjà existantes ou visées (qui relèvent, quant à elles, de l'objet scientifique).

L'hypothèse que je souhaite développer est que :

- les objets de recherche des sciences de l'information et de la communication restent attachés aux caractéristiques des *objets concrets* qui appartiennent au champ d'observation ;
- ces caractéristiques tiennent à la dimension technique de la réalité qui constitue le champ d'observation ;
- la conséquence est que ces *objets de recherche* sont travaillés de l'intérieur par une complexité et une hétérogénéité qui en fait des hybrides de science et de technologie.

Le chercheur face à son objet de recherche

Comment faire pour que les objets échappent à l'évidence de leur existence (leur aplatissement) comme moyens, leur existence de supports ou de procédures techniques de communication, tout en gardant leur dimension technique d'objets concrets, leur singularité d'objets matériels ou de procédures objectivées ? Comment, dans ces conditions, rendre visible l'invisible de leur organisation en tant qu'*objets communicationnels* ?

L'objet de recherche, entre réalité technique et objet scientifique

Le fait que les *objets scientifiques* soient des « représentations explicatives du réel » a pour conséquence immédiate que ces objets visent à se présenter le plus possible comme des *constructions homogènes*, cohérentes, complètes et partagées même si celles-ci font l'objet de discussions. Cet objectif est présent aussi bien dans l'élaboration des représentations elles-mêmes que dans les manières de saisir l'expérience *hic et nunc* afin de produire les données qui serviront à construire ces représentations, ou encore afin de vérifier ces dernières. Dans le travail concret de la recherche, cette volonté d'homogénéité se traduit par l'existence de procédures destinées à régler aussi bien la définition du cadre théorique que l'examen des recherches déjà existantes, la production des données, ou encore la présentation et l'interprétation des résultats.

Les *objets techniques*, « aspects particuliers d'un réel produits pour la pratique de l'homme », selon Granger, prennent au contraire de tout autres formes : répondant à un désir non de connaître mais d'obtenir un résultat, ils sont orientés vers la réussite de l'expérience plus que vers la pertinence de la représentation explicative. Ils doivent donc s'ancrer dans leur contexte, s'articuler aux pratiques afin de transformer et domestiquer l'énergie à travers la matérialisation de l'idée de l'action à effectuer. C'est ainsi que « la réalité technique se présente comme un *complexe* centré sur l'objet technique principal. Cet objet, comme par exemple le moteur à explosion ou le poste de radio, n'acquiert une réalité qu'environné d'un *système*

d'objets auxiliaires sans lesquels il n'appartient pas vraiment à un univers technique, et demeure inutilisable [...]. Cet accompagnement qui fait de l'objet technique un complexe est à la fois un tissu d'inventions proprement techniques et d'organisations sociales, comme le montrerait encore l'exemple des chemins de fer ou de la distribution d'électricité» (Granger, 2002, p. 185).

Une telle approche de l'objet technique opère un double déplacement par rapport à la conception spontanée que l'on peut avoir de ce type d'objet – et, à ce titre, elle n'est d'ailleurs pas sans évoquer celles d'un Simondon ou d'un Latour⁵. Premièrement, cet objet est situé au centre d'un *système d'objets techniques auxiliaires* qui conditionnent son appartenance à l'univers technique ainsi que son utilisation pratique. Sans des objets auxiliaires tels que les stations de diffusion et les relais hertziens, le poste de radio n'acquerrait pas de réalité technique, rappelle Granger; et on pourrait en ajouter bien d'autres comme ceux qui permettent la fabrication dudit poste, celle de ses composants, celle des stations, des relais, et ainsi de suite. Deuxièmement, ce système technique est lui-même un «tissu d'inventions» et «d'organisations sociales» qui ont donné lieu à l'émergence de ces objets et rendent possibles leur fonctionnement; autrement dit, leur existence même. L'objet technique n'est ainsi que l'élément (certes principal d'un point de vue technique) d'un *complexe hétérogène* de pratiques, de savoirs, d'organisations, de machines, etc.

Ainsi, prendre acte de la dimension technique de l'objet, c'est, pour le chercheur en sciences de l'information et de la communication, d'abord et avant tout reconnaître qu'il a affaire à des *complexes* et non à des objets unitaires. Autrement dit: – premièrement admettre et reconnaître que les objets dont il traite sont composés d'objets principaux et d'objets auxiliaires; – et deuxièmement que les complexes auxquels ces objets appartiennent allient des composants et des processus de nature hétérogène. Notre chercheur se trouve donc ainsi dans une situation pratique tout à fait originale, puisqu'il doit construire un objet scientifique (une représentation homogène, cohérente, complète et partagée) à partir d'un ensemble d'objets concrets de statut et de nature différents dont certains sont des objets techniques.

Comment construire l'objet de recherche ?

Pour rendre les choses plus claires, mettons de côté les pratiques de recherche qui traitent d'objets scientifiques déjà préformés par d'autres disciplines, pour ne considérer que celles qui s'attaquent à la complexité des objets (*i.e.* à leur nature de «complexe», au sens de Granger).

Elles doivent alors consacrer une large part de leur activité à saisir ce qui fait système entre les composants du complexe, la manière dont ces derniers sont liés entre eux ou non, les limites du complexe, etc. Car il leur est, en ce cas, indispensable de comprendre – que ce soit conceptuellement ou empiriquement – ce qui fait système malgré l'hétérogénéité; de décider ce qu'il convient de retenir ou de refuser dans la définition du complexe. En effet, suivant le choix de l'objet principal (selon que l'on choisira, par exemple, le poste de radio ou les relais hertziens), le complexe ne sera pas de même nature. Ce qui suppose d'opter pour un point de vue déterminé: or, adopter un *point de vue communicationnel* amènera à faire un choix entre le poste de radio, le studio, l'espace de réception, l'auditeur, le relais hertzien, etc. – et, en tout état de cause, à retenir, quel que soit l'objet concret choisi, certains éléments qui paraissent pertinents au regard du complexe ainsi construit en tant qu'objet de recherche. Ce type d'objet de recherche, construit par le

chercheur à partir de la complexité de la réalité technique et sociale, correspond assez exactement, à mon sens, à ce que Joëlle Le Marec appelle «composite» (Le Marec et Babou, 2003).

C'est très certainement avec cette entreprise de construction de «composites», destinés à rendre compte de complexes d'un point de vue informationnel et communicationnel, qu'il est possible d'observer le plus nettement les quatre principes qui me semblent à l'œuvre dans la construction d'un objet de recherche en sciences de l'information et de la communication.

– Le premier est au cœur de la présente réflexion: il s'agit d'une prise en compte du *lestage technosémiotique* qui résulte de l'attache de l'objet de recherche aux objets concrets techniques. Je reviendrai un peu plus loin sur ce qu'il convient de mettre plus précisément sous ce terme.

– Le second principe est celui de la *réflexivité*. Il découle de la nécessité devant laquelle se trouve le chercheur de penser la manière dont il construit son objet de recherche. Cette réflexivité est à l'œuvre, par exemple, dans l'estimation de la validité et de la pertinence de mobiliser une ou plusieurs techniques de recueil de données en relation avec les processus analysés et les objets concrets retenus.

– Le troisième principe est celui du choix de *l'échelle d'observation*. À quelle échelle observe-t-on le mieux un processus? Et, corollairement, quelle est l'échelle déterminée par la construction d'un composite? Le chercheur est obligé sans arrêt de faire de tels choix non seulement entre des approches «micro» ou «macro» (ce qui renvoie souvent à des postures générales liées aux processus étudiés), mais encore de repérer le niveau où il trouvera les données pertinentes à l'intérieur des complexes communicationnels.

– Le quatrième est le *degré d'abstraction* mis en œuvre selon que le chercheur est orienté soit vers la construction de représentations conceptuelles, faisant appel à des objets scientifiques préconstruits ou encore à ce que Granger appelle l'«imagination conceptuelle»⁶, soit au contraire vers la description des objets, des faits ou des représentations.

Le point de vue communicationnel sur les objets

Il existerait ainsi, chez les chercheurs de sciences de l'information et de la communication, une théorie implicite des *objets communicationnels*. Je veux dire par là que n'importe quel chercheur est capable de dire, s'il laisse un tant soit peu de côté les objets scientifiques, qui sont habituellement les siens, et les normes liés au cadre théorique qu'il utilise habituellement, ce qu'est une recherche dans le domaine des sciences de l'information et de la communication – ou à tout le moins ce qui n'en est pas. Cette théorie implicite est continuellement mise en œuvre dans les instances scientifiques et disciplinaires de la communauté; je pense aux colloques, au CNU ou encore aux journées doctorales, c'est-à-dire chaque fois que viennent au jour des pratiques, des questions et des échanges que le chercheur garde habituellement plutôt pour lui.

Pour résumer ce qui est à l'origine de l'hypothèse que j'ai essayé d'étayer dans les pages précédentes, je dirai que c'est l'intuition selon laquelle les sciences de l'information et de la communication n'étudient jamais la communication et l'information en elles-mêmes ou pour elles-mêmes, c'est-à-dire comme des êtres abstraits (elles seraient alors une idéologie), mais bien en tant qu'elles sont matérialisées, institutionnalisées et opérationnalisées dans la société. Ce n'est donc pas seulement dans la représentation qu'en a la société que leurs objets sont des hybrides scientifiques (comme objets de recherche) et techniques (comme réalité

existant matériellement dans la société). Il existe une connivence profonde entre chercheurs et sens commun autour du postulat qu'il n'y a pas de communication (ou d'information) *sans moyen* et *sans support*; bref, *sans technique*. Pour les raisons que nous avons vues, le chercheur tend évidemment à mettre à distance, à rompre, avec cette prénotion de la communication. J'ai simplement voulu montrer que, malgré tout, les faits étant têtus, sa pratique de chercheur non seulement finit par prendre en considération cette dimension, mais s'organise pour une large part autour d'elle et en tire partie pour proposer une approche originale des *faits* de communication. Il ne s'agit donc pas de défendre une quelconque posture techniciste, mais simplement de refuser d'occulter la dimension technique. Qu'est-ce à dire ?

Retournons le propos : la communication vue par les sciences de l'information et de la communication est fondamentalement technique, au sens où elle est une mise en œuvre de savoirs, de savoir-faire techniques, de connaissances scientifiques pour produire des objets. Par «objets», il faut entendre ici des supports, des dispositifs, des situations, des règles et des normes, des messages, des échanges – c'est-à-dire des processus communicationnels objectivés. Certains de ces processus objectivés sont de véritables «objets» au sens matériel du terme (un livre, le complexe technique du téléphone mobile, des émissions enregistrées, etc.), d'autres doivent être «objectivés» par le chercheur (comme par exemple un échange verbal au téléphone ou les règles d'un rituel). Mais tous sont des complexes. Par exemple, un livre n'est pas seulement un texte (sauf pour les sciences du langage) mais un complexe fait de texte, de règles, de papier, de savoir-faire, etc. Inversement, un échange verbal au téléphone, n'est pas simplement de l'information ou un message, mais un hybride de dispositifs techniques qui formatent l'interaction, de rituels d'interaction, de personnes et de procédures conversationnelles; c'est-à-dire à la fois d'objets concrets et de processus construits par l'analyse. Bien plus, de tels complexes, décrits ici sous leur forme la plus générale (et forcément approximative), se singulariseront selon les situations, ouvrant la possibilité au chercheur de construire des objets de recherche *composites*.

C'est ainsi que les divers objets construits que nous proposent les recherches sur les faits communicationnels contribuent, chacun à leur manière, à définir les processus d'information et de communication et constituent ainsi *de facto* le domaine des sciences qui les étudient.

NOTES

1. L'exemple type en est le recueil d'expériences et le compte rendu du vécu par les acteurs sous forme de pseudo-enquête.
2. Pensons à l'ambiguïté des discours sur les «nouvelles technologies»: discours d'accompagnement ou représentations explicatives du réel? Toute la question est dans la procédure de production de l'objet de recherche.
3. Le pendant du statut accordé par la société aux sciences de l'information et de la communication de technologie est l'émergence d'une philosophie générale qui est fondée sur une prise en compte de l'importance de la dimension technique, mais qui fait l'impasse du processus de construction scientifique et se présente d'emblée comme discipline: à savoir, la médiologie.

4. Cette confrontation renvoie à ce que Granger appelle le «moment actuel» par opposition à la construction des représentations virtuelles (Granger, 2002, p. 249; sur le rapport entre virtuel et actuel dans les sciences de l'homme, voir le chapitre IV). Le présent article doit beaucoup à cet ouvrage de Gilles Gaston Granger qui expose une approche synthétique des trois grands types de sciences (sciences formelles; sciences de la nature, *i.e.* empiriques non humaines; sciences de l'homme, *i.e.* empiriques humaines). Son approche épistémologique est probablement celle qui établit le moins de hiérarchie entre les différents types de sciences, rendant ainsi possible une mise en perspective des sciences de l'information et de la communication – y compris au regard de sciences (qui sont d'ailleurs souvent aussi des technologies) comme l'informatique.
5. Par exemple Simondon (1969), Latour (1993). Pour ce dernier, je pense évidemment au statut des objets techniques dans une conception des hybrides entre humains et non humains. Par contre, cette conception me semble aboutir en fin de compte à une sorte d'effacement de la spécificité et de l'opérativité de cet objet qui caractérisent, selon moi, une approche communicationnelle de l'objet (ce que j'appelle plus loin son *lestage technosémiotique*).
6. «L'imagination conceptuelle, partant de concepts, en construit des variantes libres, cependant soumises à des règles plus ou moins explicites, régulatrices de cette création.» (Granger, 2002, p. 213).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Sont mentionnés ici les seuls ouvrages cités et non les ouvrages consultés.

GRANGER, G. G., *Sciences et Réalité*, Paris, Odile Jacob, 2002.

La Lettre d'Inforcom, n° 58, hiver 2000.

LATOUR, B., *Aramis ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte, 1993.

LE MAREC, J., BABOU, I., «De l'étude des usages à une théorie des *composites*: objets, relations et normes en bibliothèques », p. 235-299, in *Lire, écrire, récrire: Objets signes et pratiques des médias informatisés*, sous la direction de E. SOUCHIER, Y. JEANNERET, J. LE MAREC, Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges Pompidou, 2003.

OLLIVIER, B., *Observer la communication: naissance d'une interdiscipline*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

OLLIVIER, B., «Enjeux de l'interdiscipline», *L'Année sociologique*, vol. 51, n° 2, 2001, p. 337-354.

SIMONDON, G., *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1969.